Spiritualité cistercienne

(suite)

Spiritualité de conversion

Dans un sermon pour la fête de saint Benoît, l'abbé de Rievaulx rappelle à ses frères certaines étapes de la vie spirituelle :

Voyons comment notre Moïse nous précède sur le chemin, et que chacun reconnaisse ce même chemin dans son propre cheminement. De fait, vous êtes déjà sortis d'Égypte par un triple renoncement. Par le renoncement à ce que vous possédiez, vous êtes arrivés à la pauvreté volontaire ; par le renoncement aux vices, vous avez obtenu l'intégrité de la chair ; par le renoncement à la volonté propre, vous avez fait preuve d'une soumission sans restriction. Ensuite, vous avez baissé la tête sous l'autorité d'autrui, et aussitôt vos péchés ont été effacés par les larmes de la confession ; mais la peine (due au péché) n'a pas été supprimée. Voilà pourquoi nous devons supporter le labeur de la pénitence dans la mortification corporelle. Telle est l'eau de Mara, c'est-à-dire amère. (...) Qui supporterait cela si, à partir de là, notre Moïse ne nous conduisait pas parfois vers les douze

sources, c'est-à-dire vers la consolation que donnent les Écritures...

Aelred de Rievaulx, *Sermon* 56, 16-17

À l'instar du peuple hébreu au désert, le croyant est invité à pérégriner de conversion en conversion. Car la miséricorde de Dieu ne cesse de se pencher sur l'homme pécheur, afin de lui pardonner et de l'amener à des conversions de plus en plus profondes qui définissent le progrès de l'âme :

L'âme s'est tournée vers Dieu. Elle apprend d'abord à reconnaître la richesse de la grâce prévenante, et elle goûte combien le Seigneur est doux. Mais ensuite, elle est renvoyée dans la maison de sa conscience pour se purifier, sous le joug de la charité, se laver à fond de ses vices, se parer de toutes les vertus. Alors elle sera jugée digne d'accéder à la grâce spirituelle de la dévotion, à l'amour des vertus, qui est le lit de l'Époux.

Guillaume de saint Thierry, *Sur le Cantique*, 10

Mais avant de parvenir à la découverte de l'Époux, l'homme découvre, au fil de son cheminement spirituel, d'autres visages de son Dieu :

L'homme qui est encore en butte aux périls de la tentation, ne requiert pas l'Époux mais le médecin. Il n'obtiendra donc ni baisers ni étreintes, mais seulement des remèdes pour ses blessures, à savoir de l'huile et des onguents. N'est-ce pas ce que nous ressentons bien souvent, et dont nous faisons l'expérience dans la prière, nous qui sommes encore tentés chaque jour par nos passions présentes, et touchés de remords pour celles du passé ?

De quelle amertume ne m'as-tu pas délivré bien des fois par ta venue, Jésus miséricordieux ? Combien de fois n'as-tu pas répandu sur ma conscience blessée l'onguent de ta miséricorde et

l'huile de la joie? Combien de fois ma prière, commencée au bord du désespoir, ne m'a-t-elle pas vu repartir exultant et plein de confiance dans le pardon? Ceux qui éprouvent de tels sentiments savent bien que le Seigneur Jésus est vraiment un médecin, lui qui *guérit les cœurs meurtris et soigne leurs blessures* (Ps 146, 3).

Saint Bernard, *Sur le Cantique*, 32, 3

Au Moyen Âge, le terme de « conversion » désignait habituellement l'entrée dans les ordres, comme on disait. Se convertir, c'était changer radicalement de vie; les gens de cette époque estimaient que cela ne pouvait se réaliser qu'en embrassant la vie monastique ou canoniale. Cette opinion a d'ailleurs prévalu longtemps dans la chrétienté. Rappelons qu'il a fallu attendre saint François de Sales et son *Introduction à la vie dévote*, au début du XVII^e siècle, pour que soit élaborée une spiritualité propre aux personnes vivant dans le monde, et que soit reconnue la possibilité d'être profondément uni à Dieu, quel que soit l'état de vie où l'on se trouve engagé.

Par contre, les auteurs dont nous parlons sont des moines, des abbés qui s'adressent à leur communauté. Leur doctrine n'est donc pas directement applicable à tous, mais chacun peut y puiser de quoi alimenter sa propre vie spirituelle.

Lorsque certains hommes viennent pour se convertir, ils sont effrayés par la sévérité de la Règle. Si on leur tient un sermon sur le mépris du monde, la lutte entre les vices et les vertus, si l'on exige d'eux les veilles et la peine qu'elles représentent, l'assiduité à la prière, la privation du jeûne, ils se lamentent alors en eux-mêmes, en disant: Qu'est-ce que cela? (cf. Ex 16, 15). Qui est capable de remplir de si grandes exigences? C'est qu'ils ne savent

pas quelle force on reçoit de l'ordre monastique, dès lors qu'on a accepté d'y entrer.

Saint Bernard, *Sermons divers*, 95, 2

Pour ces auteurs, c'est donc principalement au monastère que l'être humain peut opérer son retour vers Dieu. Tombé dans la dissemblance par la convoitise (amour incurvé sur soi), l'homme doit prendre le chemin de la charité pour que soit restaurée en lui la ressemblance avec Dieu. La première étape de ce parcours est une lucide connaissance de soi : prendre conscience d'être une image divine défigurée, tombée dans la misère :

De même qu'il n'est point d'autre bonheur pour la créature raisonnable que d'adhérer à Dieu, ainsi il n'est point d'autre malheur que de s'écarter de Lui.

Aelred de Rievaulx, *Miroir de la Charité*, I, 11

L'humanité, livrée à elle-même, n'est plus qu'un blessé gisant à demi-mort au bord du chemin. Cette amère expérience doit être salutaire pour l'homme et servir de tremplin à sa conversion. Le pauvre prodigue, dans la souffrance et l'humiliation, prend conscience de son exil ; sa misère et sa douleur le font aspirer à un salut, car, quel que soit son état de perdition, il demeure image de Dieu : il garde le dynamisme essentiel qui l'oriente vers son exemplaire.

Aussi longtemps qu'il vit loin de Dieu, l'homme est donc tiraillé : il garde le désir du véritable bonheur pour lequel il a été créé, mais il se sent englué dans toutes sortes d'attachements déréglés qui l'emprisonnent en lui-même. Sa conversion va marquer un changement radical : assistée de la grâce, la personne humaine se tourne à nouveau vers Dieu et Le désire comme fin suprême.

Tu nous aimes, Seigneur, dans la mesure où tu fais de nous ceux qui t'aiment. Et nous, nous t'aimons dans la mesure où nous recevons de toi ton Esprit, qui est ton amour, lui qui occupe et possède tous les replis de nos affections, et les convertit parfaitement à la pureté de ta vérité, à la vérité de ta pureté, au plein consentement en ton amour. (...) Et quand ton amour, amour du Père pour le Fils, amour du Fils pour le Père, quand l'Esprit Saint habite en nous, il y est à ton égard ce qu'il est, c'est-à-dire l'amour ; il convertit en soi « tous les captifs de Sion, c'est-à-dire toutes les affections de notre âme, et les sanctifie ; alors nous t'aimons, ou mieux, tu t'aimes en nous.

Guillaume de Saint-Thierry, *La contemplation de Dieu*, 11

Un des grands obstacles à la vie contemplative est l'amour immodéré du corps, qui retient l'âme loin de Dieu ; c'est par là que s'explique la sévérité de l'ascétisme cistercien. Celui-ci n'est pas rigoriste, mais il consiste à maintenir chaque réalité à sa juste place. Il n'est pas question de tuer le corps, ce serait tuer l'homme, mais il faut garder la chair soumise à l'esprit.

Dans un sermon sur le psaume 90, saint Bernard parle du péché et du malheur qu'il entraîne, en particulier la mort. Il répond à l'objection de ceux qui accusent les moines cisterciens de traiter trop rudement leur corps : *Votre vie est inhumaine, vous n'épargnez pas votre chair*. Et Bernard rétorque : *Si nous sommes inhumains en ne l'épargnant pas pour le moment, ne le seriez-vous pas bien davantage en l'épargnant ?* En effet, qui épargne le plus sa chair, le moine qui la mortifie pour la sauver, ou l'homme dit charnel qui condamne la sienne aux châtiments éternels ? C'est ainsi que l'ascèse est présentée comme la vraie manière de s'aimer selon Dieu ; aimer sa chair, c'est la maintenir à sa place, dans son ordre : au-dessous de l'esprit. Et pour cela il faut donc la mortifier. L'ascèse monastique

entend anticiper la mort du corps pour échapper à celle de l'âme, et pour préparer à long terme la vie du corps lui-même.

Je ne veux pas dire que tu devrais haïr ta propre chair. Aime-la en tant qu'elle t'est donnée comme aide (cf. Gn 2, 18) et qu'elle est destinée à partager avec toi le bonheur éternel. Mais que l'âme aime la chair sans laisser croire qu'elle s'est elle-même transformée en chair, et sans que le Seigneur ait à lui dire : *Mon esprit ne demeurera point en l'homme car il est chair* (Gn 6, 3). Que l'âme aime sa chair, mais avec le souci plus encore de conserver son âme à elle. Qu'Adam aime son Ève, mais qu'il ne l'aime pas au point d'obéir davantage à sa voix qu'à celle de Dieu.

Saint Bernard, *Qui habitat*, 10, 2-3

Selon son habitude, l'abbé de Clairvaux s'appuie sur des arguments scripturaires : *Acceptez la discipline pour que le Seigneur n'ait pas à s'irriter contre vous* (Ps 2, 12 vg). Et encore : *Supportez la verge qui vous corrige* (Pr 29, 15) – une ascèse qui mâte le corps – *pour ne pas avoir à faire l'expérience du marteau qui vous brisera* (Jr 23, 29) – le châtement éternel.

La visée fondamentale conditionne donc la nécessaire ascèse de vie ; c'est parce que l'être humain est fait pour l'union à Dieu qu'il est invité à se dépouiller du superflu et à adopter un style de vie élémentaire, où il est sans cesse ramené à l'essentiel. Telle est la caractéristique de la vie cistercienne, dans sa nature même : un style de vie intentionnellement réduit à l'essentiel, nourri par une spiritualité élémentaire. L'élémentaire est comme un espace qui cède la place à l'essentiel.

Une formule de saint Bernard résume cela de manière concise, presque lapidaire : *Tolle superflua, surgunt salubria. Enlève ce qui est superflu, ce qui est salutaire surgira* (*Sermon sur le Cantique*, 58, 10), à quoi font écho les Constitutions O.C.S.O. (1991), au n° 27 :

À l'exemple des Pères de Cîteaux qui recherchaient une relation simple avec le Dieu simple, la façon de vivre des frères (sœurs) est simple et frugale. Que tout dans la maison de Dieu soit en harmonie avec ce genre de vie où le superflu n'a aucune part, en sorte que la simplicité elle-même puisse être un enseignement pour tous. Que cette simplicité apparaisse clairement dans les *bâtiments et le mobilier, dans la nourriture et le vêtement, et jusque dans la célébration liturgique.*

La simplicité est un « enseignement pour tous », car elle manifeste que le moine est tendu vers l'unique nécessaire : chercher Dieu, rien préférer à l'amour du Christ (R. B. 4, 21).

Spiritualité de conformation

L'essentiel que recherchent les moines, c'est le travail de l'Esprit en eux, en vue d'une conformation à Dieu, ou d'une transformation, comme le dit Thomas Merton (*La vie contemplative dans le monde actuel* p. 86 et suiv.) :

La racine de notre mortification ne consiste pas du tout à nous adapter à une routine ascétique. Nous voulons nous transformer, non par une simple discipline conventuelle ou des pratiques ascétiques. C'est l'Esprit qui nous transforme. (...) Nous entrons au monastère pour nous abandonner au Christ et à son Esprit par une sorte de mort, pour revivre de la vie qu'il nous donne. (...) L'institution d'une certaine sorte de vie strictement cloîtrée et solitaire vise précisément à protéger cette atmosphère intérieure de silence, d'attention et de liberté dans laquelle le Christ peut faire en nous le travail qu'il veut. La racine de notre mortification est la foi : la certitude que si nous nous abandonnons complètement et totalement entre les mains du Christ et

à son Amour, nous serons sûrement transformés lorsqu'il le voudra, à sa manière, par son Esprit.

Le monastère est une école, et la formation que l'on y reçoit est bien préférable à la science scolaire, celle des écoles qui commençaient à se répandre au Moyen Âge. Presque toujours, surtout au XII^e siècle, la formule *schola Christi* connote une nuance d'opposition à des disciplines intellectuelles considérées comme trop séculières. Au monastère, le Maître, c'est le Christ, comme le dit Bernard :

Tu es Maître et Seigneur, toi dont l'école est sur la terre et la chaire dans les cieux.

Saint Bernard, *Sermons divers*, 40, 1

Le monastère-école tend à établir une harmonie entre la connaissance et la vie. Son but est la réformation de l'homme par la sagesse. En cette école du Christ, doctrine et vie ne peuvent être séparées. La recherche de la connaissance ne se satisfait pas de la seule spéculation mais elle tend à un contact avec Dieu, qui engendre la joie et s'exprime en prière.

La transformation de l'être en profondeur se fait par immersion dans la totalité des aspects ordinaires, élémentaires de la vie monastique, unifiés par le haut, c'est-à-dire par la primauté donnée à ce qui est spirituel. Tous les aspects de la vie cistercienne sont entrelacés, étroitement reliés entre eux, et contribuent tous et chacun à orienter le moine vers ce seul but : la conformation au Christ.

Les mystères de la vie du Christ – Nativité, Passion, Résurrection, Ascension – sont bien davantage que des exemples : sa vie elle-même, considérée comme un tout, est une « forme » selon laquelle le Christ doit être formé en nous.

Voici comment Gueric d'Igny présente les trois « formes » du Christ : la forme de la chair selon laquelle il a été engendré par la Vierge Marie, la forme en laquelle le Père l'a engendré, et une troisième « forme » qu'il appelle « spirituelle » :

Entre la forme de la chair et la forme du Verbe, il existe comme un degré intermédiaire pour passer de l'une à l'autre ; c'est une autre forme du Christ : elle est spirituelle, il est vrai, mais il l'a montrée ouvertement en sa chair. C'est la forme de la vie qu'il a menée dans son corps *pour servir de forme à ceux qui allaient croire en lui* (1 Tm 1, 16). En effet, lorsque le Christ sera formé en nous selon le modèle de vie et de conduite qui nous a été montré en lui, alors nous serons enfin en état de voir non seulement la forme qui a été formée à cause de nous, mais aussi celle qui nous a formés.

Ainsi donc il y a dans le Christ une forme corporelle, une forme morale, une forme divine (intellectuelle). Dans la forme corporelle, il est notre frère ; dans la forme morale, il est notre maître ; dans la forme intellectuelle, il est notre Dieu.

La forme corporelle, il l'a assumée afin d'accomplir le mystère du salut. La forme morale, il l'a présentée pour proposer un exemple. La forme intellectuelle, ou divine, il la manifestera en guise de récompense. (...)

De Sion rayonne l'éclat de sa beauté (Ps 49, 2) : de fait, *c'est de Sion qu'est venue la Loi, et de Jérusalem la Parole du Seigneur* (Is 2, 3). Oui, c'est de là que nous a été envoyé l'Évangile : en celui-ci s'est manifesté un plus beau visage du Christ, je veux dire la forme de sa vie et de son enseignement, cette forme qu'il nous a tout à la fois transmise par sa parole et montrée en lui-même par son exemple.

Gueric d'Igny, *Sermon pour la Nativité de Marie*, 2, 1

Et à la fin du même sermon, il rappelle à ses frères qu'eux aussi sont « mère », car toute la vie monastique consiste en la naissance progressive du Christ dans le cœur du moine :

Ce nom vous appartient à vous aussi, puisque vous accomplissez la volonté du Seigneur (cf. Mt 12, 50). Oui, vous aussi vous êtes mères de *l'enfant* qui est né pour vous et en vous, dès lors que sous l'effet de la crainte du Seigneur, vous avez conçu et enfanté l'Esprit du salut (Is 26, 17-18). Veille donc, ô mère sainte, veille à prendre soin du nouveau-né, *jusqu'à ce que soit pleinement formé en toi le Christ* (Ga 4, 19) *qui est né pour toi*. (...)

Ainsi donc, mes frères, vous en qui est née de par l'Esprit Saint la foi agissant par la charité (cf. Ga 5, 6), protégez-la, nourrissez-la, soignez-la comme le petit Jésus, *jusqu'à ce que soit pleinement formé en vous* (Ga 4, 19) *cet enfant qui est né pour nous* (Is 9, 6). Car ce n'est pas seulement en sa naissance, mais en sa vie et sa mort que cet enfant nous a livré le modèle selon lequel nous devons être modelés. Rappelons-nous toujours en effet que s'il est né, c'est pour nous, que s'il a voulu vivre, c'est pour nous, que s'il a voulu mourir, c'est pour nous. Pour lui-même il n'en avait pas besoin. S'il l'a fait, c'est pour qu'à notre tour, nous renaissions par lui, nous vivions selon lui, nous mourions en lui, qui vit et règne dans tous les siècles des siècles. Amen. ■

Guerric d'Igny, *Sermon pour la Nativité de Marie*, 2, 5

(à suivre)

Sœur Gaëtane
Abbaye de Clairefontaine